

Motifs

ISSN : 2726-0399

11 | 2025

Cavanna / Sociabilités en mouvement(1740-1820)

Voyages et sociabilités « en trompe-l'œil » au prisme des écrits de quatre voyageuses dans l'Europe postrévolutionnaire et postnapoléonienne

Diana Rod(ová)

 <https://motifs.pergola-publications.fr/index.php?id=1773>

DOI : 10.56078/motifs.1773

Référence électronique

Diana Rod(ová), « Voyages et sociabilités « en trompe-l'œil » au prisme des écrits de quatre voyageuses dans l'Europe postrévolutionnaire et postnapoléonienne », *Motifs* [En ligne], 11 | 2025, mis en ligne le 25 décembre 2025, consulté le 30 avril 2026. URL : <https://motifs.pergola-publications.fr/index.php?id=1773>

Droits d'auteur

Licence Creative Commons – Attribution 4.0 International – CC BY 4.0

Voyages et sociabilités « en trompe-l'œil » au prisme des écrits de quatre voyageuses dans l'Europe postrévolutionnaire et postnapoléonienne

Diana Rod(ová)

PLAN

Transiter à l'épreuve du politique, voyager dans des décors mondains

Intermèdes viatiques, sociabilités encadrées

De quelques « insociables » rencontres

Conclusion

DÉDICACE

À Milena Lenderová, qui a contribué à remettre en circulation de nombreuses voyageuses et leur(s) histoire(s).

TEXTE

- 1 La période comprise entre les années 1808 et 1840, tantôt acceptée dans les bornages d'un XVIII^e siècle élargi¹, tantôt enchâssée dans le « long XIX^e siècle² », se caractérise par l'ubiquité des héritages historiques de la Révolution française et de la culture coloniale européenne en pleine recomposition de ses répertoires impériaux³. Passant de la domination bonapartiste sur le continent aux « faux-semblants de retour à l'ordre⁴ » à l'issue des guerres napoléoniennes, cette époque inaugure l'âge d'or des mobilités en Europe et révèle progressivement le lien entre les progrès techniques et la massification du voyage⁵. Si ces circulations demeurent surtout l'apanage de l'élite sociale, aristocratique et bourgeoise, le renouvellement des modalités ou des motifs du voyage, davantage que des itinéraires, manifeste l'essor des mobilités au féminin⁶. Nombre de ces déplacements sont toutefois motivés par des injonctions sociales et par des prescriptions de genre que ces femmes se doivent d'assumer dans le prolongement même des assignations liées à leur condition de filles,

d'épouses ou de mères. Ces deux facteurs à l'esprit, on peut alors questionner le caractère ambigu des statuts et des rôles sociaux de ces femmes durant le voyage, ainsi que leurs rapports respectifs à l'expérience de la mobilité et aux formes de sociabilité qu'elles engagent.

- 2 Fruits de leurs périple, leurs écrits constituent un corpus bien connu, mais encore relativement peu commenté. Parmi les nombreuses Anglaises parcourant l'Europe durant la période postnapoléonienne⁷, Sophia Barnard (fl. 1803-1824⁸), véritable « témoin de la Guerre de la Péninsule⁹ », endure un « *painful pilgrimage*¹⁰ » dans le sud de l'Espagne. Comme elle le relate dans son ouvrage, elle trouve refuge auprès de résidents britanniques et de locaux qui lui réservent un accueil hospitalier à Gibraltar. Peu après, sa compatriote Frances Milton Trollope (1780-1863), célèbre pour son ouvrage *Domestic Manners of the Americans* (1832), se rend à Paris, puis à Vienne afin de recueillir toute information concernant les transformations politiques et culturelles des gouvernements français et autrichien. Ce sont bien les rencontres et les conversations avec des étrangers et des locaux qui constituent la matière de ses récits dans *Paris and the Parisians in 1835* (1836) et *Vienna and the Austrians* (1837).
- 3 Plus rares, plus invisibilisées, plus complexes dans leurs rapports au contexte historique, politique et social, les mobilités des voyageuses centre-européennes nourrissent également cette constellation d'écrits viatiques¹¹. Issues des maisons princières les plus influentes de l'Empire d'Autriche et du Royaume de Savoie, et conviées aux festivités de la haute société en qualité d'accompagnatrices, elles ne sont pas moins témoins privilégiées de l'effervescence mondaine. Promenades, bals, séances législatives, réceptions privées, soupers, expositions, fêtes patriotiques constituent autant d'occasions pour ces aristocrates de goûter à ces sociabilités d'une couleur transnationale¹². Tel est le cas d'Eleonora Sophie de Schwarzenberg (1783-1846), princesse et bienfaitrice qui, en 1808, prend part aux réceptions du cercle intime de Napoléon I^{er} et de Joséphine de Beauharnais¹³. Elle retrace son expérience au milieu des fastes du Premier Empire dans son bref journal. Quelques décennies plus tard, sa nièce, Gabriela Josepha de Schwarzenberg (1825-1843), entreprend à son tour un voyage rigoureusement planifié¹⁴ pour assister aux solennités déployées à Paris

pour le retour des cendres de l'Empereur. Guidée autant par les impératifs de sa formation que par son « immense désir de voyager¹⁵ », elle en fait également le récit dans son journal et dans ses lettres¹⁶.

4 Fort diverses, les mobilités de ces femmes s'inscrivent dans une « culture collective du voyage¹⁷ » et de ses écritures, c'est-à-dire « une activité culturelle et genrée¹⁸ », consistant en une « gamme de productions, non uniquement littéraires¹⁹ ». Quelles que soient les motivations de leurs périple ainsi que les modalités de leur accès à l'écriture, les textes de ces voyageuses révèlent deux pratiques encadrées et empreintes d'obligations, souvent implicites²⁰. Ainsi, Barnard remplit son devoir marital et son projet d'écriture revêt une dimension spirituelle. Les Schwarzenberg obéissent à des impératifs dynastiques, leurs écrits tiennent d'un modèle d'éducation proprement aristocratique. Quant à Trollope, si son ambition littéraire est manifeste, elle voyage et écrit pour préserver sa famille de la faillite²¹, assumant son devoir maternel. Aux contraintes du départ s'ajoutent les sociabilités inhérentes à tout voyage, pensé comme pratique culturelle et phénomène social (voire littéraire), et à ses étapes²². Une telle conception permet de croiser les grilles de lecture dans une perspective intersectionnelle²³ afin de mieux saisir la multiplication des entraves portées aux circulations et aux dynamiques de sociabilité de ces voyageuses²⁴. Façonnées au gré de leur propre pratique de l'espace en voyage²⁵, les mobilités de ces femmes, tout comme les rituels sociaux auxquels elles prennent part, semblent refléter en cela un autre exemple de l'enfermement paradoxal auquel les astreint leur époque. C'est au prisme de leurs projets d'écriture viatiques qu'il est alors possible d'observer le poids des devoirs prescrits par leur statut et leur genre, mais aussi celui des normes imposées par des liens de sociabilité préexistants²⁶. Peut-on alors déceler dans les expériences de ces voyageuses un « trompe-l'œil²⁷ », selon l'expression de Michel de Certeau ? C'est cette perspective, articulée en trois temps, qui sera au cœur de notre analyse.

5 Après avoir étudié la spécificité des contextes et des espaces pratiqués par ces voyageuses et leurs rapports à ceux-ci, nous examinerons ensuite leurs dynamiques relationnelles avec des femmes issues de milieux sociaux proches. Enfin, pour mieux saisir l'étendue du trompe-l'œil, nous nous interrogerons, à partir de quelques

exemples, sur leurs interactions et sentiments à l'égard d'autres femmes étrangères (compatriotes ou migrantes).

Transiter à l'épreuve du politique, voyager dans des décors mondains

- 6 Les bornes chronologiques du corpus d'écrits étudiés (1808-1840) s'inscrivent dans un contexte politique et diplomatique complexe, marqué par les traumatismes, les rivalités et les affrontements en cours, notamment entre les puissances impériales et monarchiques qui se disputent les frontières d'une Europe en train de se constituer. Tandis que l'Empire britannique poursuit son expansion coloniale, la France fait face aux mutations et aux restaurations du système monarchique et se confronte à de nouveaux épisodes révolutionnaires. Quant à l'Empire des Habsbourg, bastion conservateur sous Metternich, celui-ci est traversé par des aspirations d'indépendance au sein de son propre territoire. Dans un tel contexte, les quatre voyageuses manifestent des attitudes ambivalentes face aux événements en cours.
- 7 À l'exception de quelques mentions des vestiges de la Terreur²⁸, le journal d'Eleonora de Schwarzenberg est dépourvu de toute allusion directe à l'actualité politique. Son séjour à Paris en 1808 coïncide pourtant avec les soulèvements de l'Espagne contre la domination française et l'essor d'un conflit majeur déclenché par l'Empereur : la guerre de l'Indépendance espagnole. C'est dans ce même contexte que Barnard arrive trois ans plus tard dans la péninsule ibérique²⁹. Le silence de l'Autrichienne interpelle moins par son détachement – attendu chez une voyageuse de son rang – que par la récurrence des interactions auxquelles l'expose sa fréquentation de personnalités engagées dans le conflit. Frappée par l'envergure réelle d'un affrontement qu'elle semble découvrir en cours de route, Barnard fait état d'un danger omniprésent et mesure le caractère exceptionnel de son expérience :

I too soon learned that, in spite of my love for peace, I was fixed in the seat of war, as at Esla, not seven miles from Cadiz, a French army

had taken up its abode. This I thought an interesting epoch of my life, for certainly I was not beyond the reach of danger ; to wit, a bomb, or a shell would sometimes whiz over the bay, and fall upon the town, which, in its besieged state, had its pavement taken up, and dust, ankle deep, laid plentifully about³⁰.

- 8 Cette réflexion rétrospective décrit l'inquiétude mêlée de fascination de la Britannique, tirée de son « *beloved country*³¹ », devant les circonstances de son voyage. Outre le caractère inéluctable des événements, relatés sur un ton qui frôle le romanesque, l'insistance sur l'aspect dangereux de son périple donne un sens à son récit. Des raisons d'un ordre tout à fait différent justifient la place centrale que Trollope, « historienne des mœurs³² », réserve au contexte politique dans ses récits. Pour Benjamin Colbert, le projet éditorial d'un ouvrage comme *Paris and the Parisians* l'engageait d'emblée à accorder une attention particulière à l'état du paysage politique français et surtout à sonder l'application du paradigme du « juste milieu » d'une Monarchie de Juillet peinant à se fonder³³. Brossant le portrait des Parisiens, l'autrice admet que la question politique imprègne « même l'air qu'ils respirent³⁴ ». Justifiant la récurrence du sujet dans son œuvre, une telle remarque lui permet à la fois de remplir la requête de son éditeur et de trouver une légitimation à son intérêt déconvenu pour un thème considéré comme masculin³⁵. En effet, comme le précise Christine Planté, l'écriture politique – indissociable du domaine historique au XIX^e siècle – demeure interdite aux femmes, « plus comme *sujet* que comme *genre* », rappelant, par ailleurs, leur exclusion de la vie publique³⁶.
- 9 Admirative de la stabilité metternichienne, Trollope emprunte une démarche similaire dans *Vienna and the Austrians*, où elle illustre un voyage nettement plus éprouvant et susceptible de frapper un lectorat avide de récits de voyage. Comme l'a montré Carolyn Lambert, « Austria was an astute choice of subject since it was an "(essentially) unknown country" to English tourist (Trollope, 1837b :1: vi)³⁷ ». Enfin, l'accès à de nouvelles postures narratives de voyageuse³⁸ qu'implique l'écriture viatique est un processus que Frances M. Trollope³⁹ partage surtout avec Barnard.
- 10 Bien que le journal de Gabriela de Schwarzenberg soit riche en allusions au contexte politique, celles-ci restent peu développées et font

l'objet de rares commentaires de la part de la voyageuse. Ce détachement pourrait s'interpréter comme un décalage affiché – Gabriela étant parfaitement avertie de son statut social⁴⁰ – ou comme une forme de naïveté autorisée par son jeune âge. Par exemple, elle raconte en ces termes un énième attentat anarchiste contre Louis Philippe I^{er}⁴¹, dans une lettre du 18 octobre 1840 adressée à son frère :

Avant-hier, un Blusemann, appelé Darmès a tiré [sur] le roi, mais n'a blessé qu'un officier de la garde nationale et un valet au pied [sic.]. Lorsqu'on mena Darmès devant le *Gericht* [juge], on le [sic.] demanda : "Quel est votre emploi ?" Il répondit : exterminateur de tyran." On lui dit : "Mais ce n'est pas un emploi." Il dit : "Oui, ce n'est un, car il y a 30 000 hommes qui ont le même projet que moi et je regrette seulement de ne pas avoir tué le roi qui est le plus [grand] tyrans [sic.] qui a été et qui sera." Quel homme horrible !

On fait assez d'arrangements ici pour la guerre. Avant-hier 15 000 hommes sont arrivés de Versailles pour fortifier la garnison. Le 25, il y aura l'ouverture des chambres et j'espère y aller.⁴²

- 11 Dans cet épisode relaté par la princesse, se lisent, en filigrane, les convictions de son entourage. Ces notes restituent la manière dont s'éveille, par mimétisme, son intérêt pour des événements pouvant compromettre les intérêts de sa famille, événements qu'elle saisit par bribes dans le bourdonnement des conversations autour d'elle.
- 12 Malgré les différences de rapports au politique manifestés par ces voyageuses, elles fréquentent toutes des espaces où le tumulte politique s'estompe dans l'atmosphère nettement plus feutrée de la haute société. De plus, les rôles que ces espaces confèrent à ces voyageuses, précisément du fait de leur emplacement, nous permettent de les envisager, non sans réserve, comme des lieux stratégiques.
- 13 Nous avons évoqué le contraste évident entre les lieux où se déroulent les mobilités des deux Schwarzenberg, Barnard et Trollope. D'un côté, Paris et Vienne, « capitales culturelles⁴³ » et, de l'autre, un siège d'affrontements militaires, situé entre le sud de l'Espagne et le Nord de l'Afrique, à Gibraltar, et ses villes avoisinantes. Ainsi, ces lieux se distinguent d'emblée par leurs fonctions et usages : des endroits

touristiques et relativement hospitaliers, face à un emplacement stratégique, *a priori* hostile, transformé en échiquier naval⁴⁴.

- 14 Force est toutefois de constater que les quatre voyageuses évoluent dans des espaces propices à l'agrément et au loisir. Elles assistent à des événements festifs et visitent des sites à la mode⁴⁵. À Paris, les deux Schwarzenberg et Trollope explorent, comme nombre de leurs contemporaines, les principaux lieux d'attraction : jardins (Champs Élysées, Tuileries, Luxembourg), palais (Palais-Royal, Fontainebleau, Versailles), lieux d'art et monuments (Musées, expositions, Louvre, Panthéon, etc.), salles de spectacle et de musique de tous genres (théâtres, l'Opéra, le théâtre de vaudeville à la Porte Saint-Martin, etc.) et lieux en marge (Catacombes, hôpitaux, etc.). Pareillement, leurs promenades à travers les rues et les milieux urbains parisiens leur offrent l'expérience de pratiques de sociabilité tant formelles (soirées dansantes, bals, assemblées, etc.), qu'informelles (fêtes patriotiques et patronales, marchés, tournées dans les boutiques, etc.) et la possibilité de parcourir des espaces plus ou moins propices à la mixité (commerces, pâtisseries, cafés, restaurants, célébrations, églises, etc.). À Gibraltar, loin des centres de la vie mondaine, Barnard se rend à des événements, certes dénués du faste des capitales européennes, mais s'apparentant à des pratiques culturelles et artistiques analogues⁴⁶. Lors d'un bal de garnison, elle décrit ainsi l'atmosphère des lieux en ces termes :

The assemblies at Gibraltar had begun, and I wished to be at one, that I might see some Spanish dancing in perfection; so I joined a small and genteel party. The room was spacious and lofty; two excellent bands were in attendance. The company was numerous – The Governor, three generals and families – three admirals, a number of military and naval officers, made a very splendid appearance. After dancing an hour, I went into the card-room to see a chaste rubber, played by four of the best players. The doubloons were piled in ample height- I never felt more interest in the cause of whist in my life. The heroes re-sembled automatons from their silence and precision, till the losers, with cheerful politeness, paid their antagonists the reward of superiority. On re-entering the ball-room, I found thirty couples of the scarlet and blue coated gentlemen waltzing, this promiscuous mixture excited great applause, as all were capital dancers. A fandango was the next: after which we took our leave, very well pleased with a “garrison ball”⁴⁷.

- 15 Cette diversité d'espaces et de pratiques reflète un foisonnement culturel où les tensions et mutations politiques en cours paraissent reléguées à un second plan. Par ailleurs, cette dynamique tout en contraste rejoint, par exemple, les impressions parisiennes de Trollope, dont la crainte initiale à l'égard des émeutes et d'une nouvelle révolution s'atténue progressivement⁴⁸.
- 16 Ces exemples mettent ainsi en exergue la dimension sociale des séjours de ces voyageuses et illustrent la manière dont se perpétuent les mécanismes de domination propres à l'aristocratie et à la bourgeoisie européenne, reposant sur la transmission de valeurs et des codes. L'impression de « trompe-l'œil » n'a alors rien de fortuit : elle relève du phénomène historique de mutation par mimétisme des pratiques de sociabilité⁴⁹ auquel se superpose le paradigme du genre. La question de l'adéquation à des normes de genre est doublée par la transgression que suppose l'acte de l'écriture pour les femmes qui parviennent à la publication de leurs récits. C'est le cas ici de Barnard et de Trollope.

Intermèdes viatiques, sociabilités encadrées

- 17 À l'épreuve du bouleversement politique, les écrits de nos voyageuses donnent à voir des expériences de mobilité et des quotidiens féminins ponctués de pratiques routinières peu ou prou altérées par la mobilité. Le voyage est également un vecteur de sociabilité⁵⁰ qui prolonge les activités policées auxquelles s'adonnent ces femmes et qui restent encodées selon des modèles genrés.
- 18 Ceci est particulièrement vrai pour Eleonora et Gabriela de Schwarzenberg, ce qui montre à quel point la mobilité est une pratique de sociabilité intégrée aux devoirs des femmes de l'élite. Étant appelées à consolider la notoriété des Schwarzenberg à l'échelle des milieux aristocratiques européens, elles participent officieusement à la vie politique à travers un calendrier de réunions soigneusement orchestrées⁵¹. Dès lors, la majorité de leurs interactions se cantonne à des cercles d'influence directement associés aux intérêts diplomatiques de leur famille princière⁵².

- 19 Cette transposition de pratiques renforce l'impression d'une continuité des mondanités dans un cadre autre⁵³. La conformité à cette multiplicité d'injonctions sociales suppose un coût qu'Éléonore mesure dès son départ. Vécu comme une séparation imposée par les attentes liées à son rang, sentiment qu'elle partage avec Barnard⁵⁴, elle interroge l'utilité de ce voyage pour « gagner quelques connaissances⁵⁵ ». Elle redoute en effet de se « jeter dans un monde turbulent⁵⁶ », au sein d'une nation dont elle « méprise les principes » et qu'elle dit haïr pour tout le mal qu'elle inflige à sa « chère patrie⁵⁷ ». Elle regrette non seulement d'être arrachée à sa famille, craignant « devenir étrangère » aux siens, mais aussi l'éloignement de ses compatriotes, y compris des « personnes les plus indifférentes » qu'elle aurait pris « pour des amis à Paris », capitale « des mœurs moqueurs et piquants [sic.]⁵⁸ ». Cette vision négative et stéréotypée de la France est récurrente dans les notes de la princesse. Son journal, parsemé de commentaires francophobes, se caractérise également par une alternance de frivolité⁵⁹ et de lassitude. « Nous restâmes à causer et à nous ennuyer⁶⁰ », note l'Autrichienne dans son carnet lors d'un moment d'absence de l'Empereur à une soirée donnée à l'École militaire le 24 juillet 1808.
- 20 Cet ennui dans les cérémonies officielles dépeint par la voyageuse contraste avec l'enthousiasme certain qu'elle montre pour les réceptions au sein de cercles extérieurs aux-réseaux diplomatiques. Eleonora S. de Schwarzenberg confie sa joie, par exemple, lorsqu'elle relate sa visite chez le peintre Gérard, qui lui promet de « lui faire voire [sic.] un bon maître de dessin⁶¹ », ou encore sa rencontre avec le célèbre voyageur Alexander von Humboldt⁶². Outre le mécontentement initial de l'Autrichienne, ces expériences illustrent la richesse des interactions au sein de la société élitaires et mondaines et anticipent le ton des rapports qu'elle cultive avec d'autres femmes étrangères dans un milieu peu convivial, en dépit de son faste.
- 21 Trente ans plus tard, Gabriela vit une expérience comparable à celle de sa tante⁶³ en fréquentant pareillement des cercles de sociabilité très exclusifs, voués aux interactions diplomatiques internationales. Étant trop jeune pour faire partie de négociations concernant son mariage, elle est systématiquement exclue de ces rendez-vous d'importance, notamment de ceux à la cour⁶⁴. Ceci peut expliquer ses nombreuses allusions à l'oisiveté⁶⁵ : le 30 novembre 1840, elle

déplore par exemple qu'il « ne se passa rien d'intéressant pendant la journée pour moi. Maman alla à la Chambre des Députés et le soir chez Apponyi⁶⁶ ». Privée de ces rencontres, elle devait attendre patiemment sa mère – dont l'agenda social était, tout au contraire, fort bien rempli – et se languit des grandes festivités pour le transfert des cendres de l'Empereur. À l'approche de l'arrivée de la dépouille⁶⁷, la princesse se réjouit de la fin d'une attente pénible et songe au « bonheur⁶⁸ » de la voir bientôt⁶⁹ :

[...] les cendres de Napoléon sont arrivées le 13 à Cherbourg [sic.] ; on dit que les fêtes auront lieu vers le 20/12, car, ne l'attendant pas aussitôt, les apprêts ne sont pas achevés. J'espère les voir encore. On a ouvert le cercueil à Cherbourg ; et la figure de Napoléon n'est pas du tout changée.⁷⁰

- 22 Dès lors, l'enthousiasme de la jeune voyageuse s'accroît lorsqu'elle peut enfin assister aux événements remarquables, où elle retrouve d'autres jeunes filles issues de grandes familles nobles en résidence à Paris⁷¹. Ravie de l'ambiance du dernier bal donné par la salonnière et épouse de l'ambassadeur d'Autriche, Maria Thérèse Apponyi (1790-1874), Gabriela en offre un tableau enjoué et naïf à son frère et à sa sœur :

Mercredi il y avait un bal chez la Comtesse Appony, mais seulement de grandes personnes, j'étais la plus jeune. Je m'y suis très bien amusée et j'ai dansé de 9 heures jusqu'à 3 heures continuellement et après, on a trouvé que je dansais bien à la Française [?], vous ne savez pas, c'est vous enfants ignorants, vous ne savez ce que c'est que bien danser. J'avais une robe en organdi blanche sans volants, car on n'en porte plus ici, mais avec trois grands plis, aussi larges que ce papier est long⁷².

- 23 Cinq ans plus tôt, Frances Trollope goûtait, elle aussi, à l'expérience de cette sociabilité des salons français où prospèrent les activités littéraires. Son séjour lui permet ainsi de visiter⁷³ l'éminent salon de Juliette Récamier (1777-1849), qui introduit la Britannique dans son prestigieux cercle. Adhérant à l'esthétique dite « rococo » du premier romantisme français, Trollope fait partie de ces auditrices privilégiées qui assistaient aux lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe*, en cours de rédaction, données par Chateaubriand, voyageur comme

elle, à la « délicieuse Abbaye-aux-Bois⁷⁴ ». Pour Trollope, le désir d'une reconnaissance sociale et littéraire motive sans doute l'assiduité à ces réceptions.

- 24 Pour autant, les décors fréquentés par Barnard ou Trollope demeuraient relativement familiers. De fait, cette dernière prend part à des événements analogues à ceux auxquels elle avait pu assister en Angleterre. Fidèle à l'horizon d'attente de ses lecteurs et de ses lectrices, elle n'omet pas de souligner les différences dans les mœurs civiles et les coutumes d'un pays à un autre. Malgré quelques épisodes difficiles, elle évolue, pour l'essentiel, dans un milieu éclairé, proche des usages de la bourgeoisie parisienne et de la noblesse européenne. Les dynamiques des activités sociales qu'elle cultive à Londres ou pendant ses séjours à l'étranger, notamment en Italie⁷⁵, suggèrent également son aisance et son affinité incontestable pour les cercles mondains. En dernière instance, ses itinéraires dans les capitales la conduisent rarement à dessein dans des lieux de mixité sociale et son discours devient extrêmement méprisant dès lors qu'elle se retrouve entourée d'individus issus de rangs inférieurs.

De quelques « inso- ciables » rencontres

- 25 Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, dans les contextes aristocratique et bourgeois des mobilités, les rencontres entre les voyageuses et d'autres femmes ne peuvent se comprendre sans tenir compte de la double contrainte du statut et du genre qui circonscrit toutes formes de sociabilité auxquelles elles sont exposées. Dans les espaces publics autant que dans les sphères les plus intimes, jusque dans les espaces confinés ou non mixtes, les quatre femmes évoluent dans des environnements sociaux restreints. Ainsi, le contexte du déplacement rend compte du transfert d'un système de valeurs sociales et patriarcales⁷⁶ assumé par ces femmes en voyage. Qu'il s'agisse d'interactions avec leurs dames de compagnie, à l'instar des deux Schwarzenberg et de Trollope, ou de femmes réduites en esclavage, dans le cas de Barnard⁷⁷, la contrainte des sociabilités prend racine, pour toutes, dans l'entre-soi féminin et dans un rapport de domination évident entre sexes⁷⁸. Cette dépendance à tous les niveaux se maintient dans la vie sociale en voyage et n'est pas sans conséquence

sur les relations nouées entre les voyageuses et d'autres femmes. Si on excepte ici les relations verticales qu'elles entretiennent avec des femmes locales ou étrangères, issues autant de minorités ethniques, culturelles, sociales ou religieuses, l'on notera que ces voyageuses côtoient rarement des femmes d'un autre statut social⁷⁹. Eu égard à la destination de leurs périple ou à la motivation de ces rencontres, par obligation (Schwarzenberg, Trollope), par nécessité (Barnard) ou par un intérêt personnel (Trollope, Barnard), leurs interactions se font principalement au sein de cercles inter-élitaires. L'affinité spécifique qu'elles ont avec des femmes de milieux analogues – étrangères, voire des compatriotes, en transit ou en résidence – se fonde sur une convergence d'opinions politiques et/ou patriotiques. Toujours est-il que le confort de ces relations ne garantit pas systématiquement des expériences de sociabilité réussies.

26 Si la langue ne constitue pas une barrière, Eleonora, par exemple, déplore à plusieurs reprises le manque de conversation, autant avec des Françaises qu'avec l'Impératrice⁸⁰, dont elle regrette le manque d'hospitalité. L'expérience d'un certain isolement, vécue comme un décentrement temporaire, se lit chez elle par des remarques condescendantes et reproduisant des stéréotypes culturels teintés d'exotisme : « je me croyais en Asie⁸¹ », convient-elle lors d'une réception chez la Duchesse Dalberg. Elle éprouve néanmoins un sentiment de « chaleur familiale⁸² » auprès de Madame Leroi et, au sujet de la Princesse Ligne, elle écrit : « je me sentis un vrai penchant en lui donnant le titre d'amie ». Dans un environnement propice aux rencontres, elle éprouve des affinités aussi puissantes qu'éphémères : « en 1 heure [sic.], elle eut mon cœur », note-t-elle, mais elle se confronte aussitôt aux limites de ces liens exclusifs. Appréhendant l'écart entre sa propre condition de dame bienfaitrice et celle de la princesse, Eleonora finit par renoncer à cette amitié encadrée par une hiérarchie des rangs, si subtile soit-elle : « à cette heure que je vois qu'elle est si forte dans la cour, j'abandonne le projet de l'approcher⁸³ », conclut-elle.

27 Quant à Frances Milton Trollope, elle s'efforce de mener des conversations de tous tons et dans tous contextes, tant avec des Françaises et des Autrichiennes, qu'avec des Anglaises durablement installées dans les capitales. D'autre part, cette autrice extrêmement cultivée se livre à des analyses comparées sur la sociabilité toujours dans l'inten-

tion d'élucider ce qui constituait le trait particulier du caractère plus ou moins sociable des populations observées. Bien qu'elle privilégie les échanges avec des femmes issues surtout de la bourgeoisie, le rang n'est pas le seul critère qui guide le choix de ses interactions sociales. Lorsqu'elle séjourne dans la ville d'Ulm, une dame française sollicite son aide pour entrer au service de la Duchesse d'Angoulême⁸⁴. Consciente de l'exceptionnalité de cette rencontre, elle tire profit des tournures euphémistiques pour décliner ce rôle d'intermédiaire fort compromettant :

I began to suspect that I was about to be elected as the medium of a correspondence between my stranger guest and the illustrious lady she had named ; and as such an office, notwithstanding my very sincere reverence for this ill-fated princess, was one which for a multitude of very obvious reasons I should not choose to accept, I hastened to stop any farther confidence by declaring that I could not be the medium of any intercourse whatever between a subject of France and the distinguished lady she had named. [...] It is so extremely improbable that I should ever be able to assist her in obtaining what she wishes, even if I thought it right to attempt it, that I was very earnest in my entreaties that she would fix no hope on me; but she would not quit me without leaving her address⁸⁵.

- 28 Portée par ses sentiments politiques et son propre patriotisme, Trollope reste délibérément fidèle à ses convictions idéologiques, y compris devant les grandes dames. Le manque de solidarité apparent de la Britannique traduit dès lors le désir d'une femme d'asseoir sa légitimité et projette l'image d'une autrice soucieuse d'affirmer son identité nationale⁸⁶.
- 29 Sophia Barnard, quant à elle, s'efforce d'intensifier ses interactions sociales à Gibraltar, notamment en raison de l'absence de son mari. Elle s'appuie en particulier sur ses rapports avec un couple de résidents britanniques, M. et Mme Raymond, dont le soutien est d'ordre financier et, surtout, moral. Loin de restreindre ses rencontres à cette connexion, Barnard se montre sensible aux présences féminines dès son arrivée⁸⁷ et cherche à cultiver avec elles une forme de solidarité horizontale et transgénérationnelle. Ces femmes aux parcours de vie similaires représentent, pour Sophia, des modèles de force et de résilience, dans lesquels l'écrivaine voyageuse projette parfois une

figure maternelle. C'est le cas, par exemple, de la relation qu'elle noue avec Madame Ferrara⁸⁸. Reste que ce désir d'affection amicale émane lui aussi d'une contrainte, celle de la confrontation à sa propre solitude, et s'enracine dans l'intérêt personnel.

- 30 À l'égard des femmes rencontrées, les quatre voyageuses témoignent de sentiments ambivalents. Elles oscillent entre déception et moquerie lorsqu'elles font face au rejet ou à l'isolement, et entre admiration, reconnaissance et compassion lorsqu'elles rencontrent l'approbation et l'acceptation. Leurs textes formulent des rencontres qui reproduisent, sans surprise, des stéréotypes culturels et de genre mettant en lumière un mouvement de fermeture à l'altérité, même dans des cercles sociaux et culturels très proches. Alors que leur position sociale et les réseaux qui encadrent leurs mobilités devraient favoriser une meilleure intégration, il apparaît que c'est finalement dans les rapports qu'elles entretiennent à distance, dans la pratique épistolaire donc, que la contrainte des sociabilités devient paradoxalement supportable.
- 31 En effet, la dimension sociale de leurs mobilités s'accompagne de l'entretien régulier des liens avec leurs proches et amis restés dans leurs lieux d'origine. Matérialisé dans la correspondance, souvent plus féconde avec des destinataires féminines⁸⁹, ce volet social était parfaitement intégré aux pratiques des femmes de leur rang. Eleonora de Schwarzenberg, souffrant aussi de solitude, y accorde une importance très particulière : « Il n'y a que les lettres de mes amies qui me donneront de la force », confie-t-elle dans l'entrée du 13 juin 1808 de son journal⁹⁰. Gabriela de Schwarzenberg, sous le regard attentif de sa mère, entretient également une pratique épistolaire régulière, laquelle s'ajoute à sa pratique diaristique et constitue un prolongement de son éducation. Dans le cas de Trollope, le choix du dispositif de la « lettre de voyage⁹¹ » — genre littéraire par excellence de l'écriture des voyages au féminin⁹² — n'est pas anodin⁹³. Barnard préserve aussi le rituel de l'écriture épistolaire tout au long de son voyage. Avant son départ pour l'Algérie, elle note : « I had the satisfaction of forwarding letters to my beloved parents, my darling child, and the friends of my early years, Marianne Davenport, and the Miss Goughs of Chelsea, of whom I did not dare to think too much, for my heart and mind were rather of the sensitive cast⁹⁴. » À tout prendre, l'on pourrait considérer que la première version de sa rela-

tion viatique fut conçue, en partie, dans ses lettres qui portaient le germe de l'œuvre à venir⁹⁵.

Conclusion

- 32 En croisant ces quatre points de vue de voyageuses européennes dans des contextes politiques et sociaux en mutations, quelques tendances communes se dégagent. Il nous semble que les événements politiques ont un impact relatif sur les pratiques de sociabilité habituelles de ces femmes, sauf lorsque ceux-ci altèrent directement les conditions de leur mobilité. À l'épreuve d'un contexte instable, le prestige social semble préserver le quotidien de ces femmes en voyage, sans toutefois leur interdire d'endosser temporairement de nouveaux rôles. Les usages élitaires et mondains se transposent et s'inscrivent dans une continuité, qui, excepté quelques négociations, tend à résister aux changements contextuels. Un aspect particulièrement visible dans ces écrits concerne la concomitance des pratiques (de l'espace) et des modes de sociabilité propres aux cercles aristocratiques et bourgeois au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Ces circulations sont également à rapprocher du phénomène que Daniel Roche a formulé en termes de paradoxe :

S'il faut prendre en compte l'histoire des voyages, c'est que leur connaissance mesurée révèle, du XVI^e au XIX^e siècle, l'essor d'un intérêt, d'une transformation collective, d'une illusion ; en même temps qu'elle donne à voir les encarts sociaux et culturels de la pratique, et plus encore la modification des espaces intéressés – moins leur élargissement que leur rétrécissement, contrairement à l'idée reçue⁹⁶.

- 33 Si l'altérité géographique semble effacée au profit de la juxtaposition des pratiques, la rencontre de l'altérité culturelle réveille aussi une curiosité limitée chez les voyageuses. Autrement dit, elle est prise en considération seulement lorsqu'elle sert à préserver une certaine solidarité de classe et donc, étroitement liée au profit personnel. Nous relevons que, même sous une « forme ludique⁹⁷ », la sociabilité vécue par ces voyageuses semble se présenter comme une réponse mécanique, transposée et transposable, donc, statique. En effet, « le lien de réciprocité⁹⁸ », fondé sur le mouvement, selon la définition de

G. Simmel, paraît s'estomper face à des « interactions » apparentes qui se conçoivent, elles aussi, dans un devoir de représentation ou de performance.

- 34 Regards « obliques⁹⁹ », postures ambivalentes, figures paradoxales qui « voyagent [...] sans traverser les frontières de sa culture¹⁰⁰ » constituent autant de caractéristiques partagées par ces voyageuses qui s'affirment pourtant comme de légitimes « témoins de leur temps¹⁰¹ », même si elles demeurent contraintes par les injonctions de classe et, plus particulièrement, de leur genre. De même, la restitution de leur propre subjectivité, possible *a priori* dans l'écriture du voyage, est entravée par les normes qui régissent les deux pratiques, celle du voyage et de sa transcription. Parallèlement, la pratique diariste de Gabriela de Schwarzenberg révèle un autre versant de ces injonctions. Dans la mesure où la lettre incarne le « lieu de rapprochement symbolique¹⁰² », avec soi et avec l'autre, il peut aussi être intéressant d'envisager la correspondance des quatre voyageuses comme un espace singulier où elles trouvent la possibilité de composer au mieux avec cet autre versant d'une « socialité policée¹⁰³ ». L'espace épistolaire devient en effet le lieu d'où surgissent leurs projets d'écriture, dans leur forme brute et où s'expriment leurs aspirations. C'est dans ce cadre discursif qu'elles peuvent, avant tout, entretenir les quelques rares liens des sociabilités choisies¹⁰⁴. Enfin, c'est peut-être dans l'aveu des souffrances d'une Eleonora de Schwarzenberg avant le départ, osant l'épanchement dans l'espace intime de son journal, que se cristallise l'étendue du « trompe-l'œil » certalien :

[...] je sentis une douleur dans le cœur qui m'ôta la respiration, je croyais être trainé [sic.] à la mort, oubliant que c'était pour mon propre agrément que je faisais ce voyage.¹⁰⁵

- 35 Comment comprendre cet « oubli » ? Faut-il le rapprocher de cette vision existentielle chère à Madame de Staël, pour qui « voyager [...] était] un des plus tristes plaisirs de la vie »¹⁰⁶ ? Outre l'appréhension du voyage et la désillusion éprouvée quant aux joies des sociabilités qu'il promettait, cet oubli, ou plutôt ce rappel des contraintes imposées par le statut et le genre, préfigure la prise de conscience de l'étendue du « cercle de l'enfermement¹⁰⁷ », dont se détourneront,

tant bien que mal, les voyageuses occidentales, bourgeoises et femmes du peuple, de la seconde moitié du siècle.

NOTES

- 1 Pour la périodisation, voir Isabelle Baudino (dir.), *Les Voyageuses britanniques au XVII^e siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2015.
- 2 Ce « chrononyme » est devenu incontournable grâce aux travaux de l'historien Eric Hobsbawm. Voir aussi Klaus J. Bade, *L'Europe en mouvement. La migration de la fin du XVIII^e siècle*, [trad. Olivier Manonni], Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 71.
- 3 Jane Burbank et Frederick Cooper, *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Paris, Payot & Rivages, 2011, pp. 389-393.
- 4 Nicolas Bourguinat et Sylvain Venayre (dir.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites. 1790-1840*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2014.
- 5 Sylvain Venayre, *Panorama du voyage. 1870-1920*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 61.
- 6 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin : Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996 ; Nicolas Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin, perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2008 ; Sarga Moussa, Franck Estelmann, Friedrich Wolfzettel (dir.) : *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012 ; Susan Bassnet, « Travel Writing and Gender », in Tim Hulme et Tim Youngs (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, pp. 225-241.
- 7 L'ouvrage *Women's Travel Writings in Post-Napoleonic France* dirigé par Benjamin Colbert contient l'édition la plus récente de l'un des textes de F. M. Trollope. Nous prenons comme repère les limites chronologiques que propose cet ouvrage : Benjamin Colbert (dir.), *Women's Travel Writings in Post-Napoleonic France*, Part II, vol. 7, London, Chawton House Library, Routledge, 2012.
- 8 Voir la notice biographique consacrée à Sophia Barnard dans l'anthologie créée par Benjamin Colbert, dans Benjamin Colbert, *Women's Travel*

Writing, 1780-1840 : A Bio-Bibliographical Database, designer Movable Type Ltd, BTW1024, <https://www.british-travel-writing.org/authors/1008#>, consulté le 9 octobre 2021.

9 Voir le titre de l'article de P. Gifra-Adroher, *op. cit.*

10 Sophia Barnard, *Travels in Algeirs [sic.], Spain, &c., &c. With a Faithful and Interesting Account of the Algerines, Amongst Whom the Authoress Resided Some Time, and from Her Access to Whom, She Had Many Opportunities of Discovering and Appreciating Their Customs, Ceremonies, Pursuits, Costume, &c. Which No Historian Has Before Detailed, with a Minuteness Due to that Extraordinary and Interesting Race of People; also, a Copious Description of Her Residence in Andalusia, Abounding in Remarkable Events, Anecdotes of Persons, Places, Produce, &c.*, London, Goyder, 182[?], p. 2.

11 Ondřej Crhák, Veronika Faktorová, Pavla Hubáčková (dir.), *Fenomén ženského cestovatelství, à paraître*, Milena Lenderová, *Dámská jízda: cestovatelky z českých zemí a jejich obraz Itálie v letech 1782-1936*, Pardubice, Univerzita Pardubice, 2017 ; Alex Drace-Francis, « Travel Writing from Eastern Europe », in Nandini Das et Tim Youngs (dir.), *The Cambridge History of Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, pp. 191-205. Voir notamment les travaux d'Agatha Schwarz.

12 Marie-Claire Hooch-Demarle, *L'Europe des Lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008 ; Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », [1999], 2008.

13 Comme l'explique Milena Lenderová, cette princesse, étant célibataire, voyage à Paris pour accompagner ses deux sœurs qui devaient y rejoindre leurs époux diplomates. Il s'agissait de Marie Anne (1796-1848), l'épouse de Charles de Schwarzenberg (1771-1820) et de Pauline (1774-1810), l'épouse de Joseph de Schwarzenberg (1769-1833). Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu », *Minulosti západočeského kraje*, vol. 33, 1998. pp. 162-163.

14 Gabriela était la fille de Charles II de Schwarzenberg (1802-1858) et de Josephina Wratislav de Mitrowice (1802-1881). La première partie du voyage se développe entre les Pays tchèques et la Belgique selon les étapes de la cure thermale suivie par sa mère. Son périple se rapproche ainsi de deux typologies de voyage représentatives des pratiques de sociabilité viatiques : la mobilité thermale et le modèle du *Grand Tour*. Notons que l'écriture de

son journal, rédigé en français, prend la forme d'un voyage de formation porté à son paroxysme.

15 Gabriela Josepha de Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, *op. cit.*, p. 47.

16 Le journal de voyage couvre la période d'août 1840 à 1841. La correspondance, adressée à son frère (et par procuration, à sa sœur) et à sa grand-mère (la princesse Anne-Marie de Schwarzenberg) commence, en 1837. Un court roman complète les écrits de la jeune voyageuse. Cet ensemble nous est parvenu grâce à l'édition critique proposée en 2006 par l'historienne tchèque Milena Lenderová. Gabriela J. Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, *op. cit.*, p. 66.

17 Gilles Bertrand, *La Culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques historiques », 2004, pp. 9-18. Il s'agit également ici d'une pratique élitaire décrite d'un point de vue eurocentré.

18 Billie Melman, « Orientations historiographiques », *Clio* [En ligne], n° 28, 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, <http://journals.openedition.org/clio/8512>, consulté le 4 janvier 2022.

19 *Ibid.*

20 Les textes à l'étude appartiennent pour deux d'entre eux au domaine du for privé, mais ils ont fait l'objet de publications postérieures et ils furent publiés sous forme d'éditions critiques. Les trois autres écrits auxquels nous nous référerons parurent du vivant des autrices et circulèrent sous forme d'éditions imprimées. D'une voyageuse à l'autre, l'écriture du voyage diffère également. En revanche, ces écrivaines-voyageuses partagent la mise en récit à la première personne, tout comme la narration de leur propre expérience de la mobilité.

21 Par ailleurs, cette dernière parvient à allier gain et agrément. Selon C. Giachetti, il est ainsi possible de la considérer comme une « touriste "anti-touriste" » : Claudine Giachetti, « Frances Trollope : une touriste à Versailles en 1835 », in Véronique Léonard-Roques (dir.), *Versailles dans la littérature : mémoire et imaginaire aux XIX^e et XX^e siècles*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2005, pp. 107-116, p. 108.

22 Daniel Roche, *Humeurs vagabondes : de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

23 Pour une définition détaillée et nuancée de la catégorie d'analyse qu'est le genre, « rapport de pouvoir » (Joan W. Scott), « principe de différencia-

tion qui détermine la construction des rôles sexués » (D. Zanone et C. Planté) et « système », nous renvoyons à l'introduction du numéro 179 de la revue *Romantisme*, coordonné par Damien Zanone, « Introduction ». *Romantisme*, 2018/1 n° 179, 2018. p. 5-1, à l'ouvrage de référence dirigé par Laure Béréni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, *Introduction aux études de genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2012, rééd. 2016, mais aussi à l'article de Christine Planté : « Le genre en littérature : difficultés, fondements et usages d'un concept », in *Épistémologies du genre*, GenERe, ENS Éditions, 2018.

24 Dans le cadre de cet article, nous nous tiendrons à une définition minimale du concept de sociabilité. À l'instar de Valérie Capdeville, nous le comprenons comme un « comportement et code de conduite qui sous-tendent la vie en société » : Valérie Capdeville et Éric Francalanza, *La Sociabilité en France et en Grande-Bretagne au siècle des Lumières. L'émergence d'un nouveau modèle de société*, Tome III, Paris, Le Manuscrit coll. « Transversales », 2013, p. 19. Nous remercions Kimberley Page-Jones pour ses précieuses remarques à ce sujet, mais surtout pour la patience dans son accompagnement intellectuel tout au long de la rédaction de cet article.

25 Nous proposons cette réflexion en nous inspirant à la fois des propos de Michel de Certeau, selon lequel « l'espace est un lieu pratiqué » (Michel de Certeau : *L'invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*, Paris, Folio, « coll. Essais », 1990, p. 173.) et de ceux d'Annick Cossick qui reprend les réflexions de l'historien pour analyser les liens existant entre le récit de voyage et les espaces de sociabilité, dans Annick Cossic-Péricarpin et Emrys D. Jones (dir.) : *La Sociabilité en France et en Grande-Bretagne au siècle des Lumières. L'émergence d'un nouveau modèle de société*, Tome VII, *op. cit.*, p. 15.

26 Barnard embarque à bord du vaisseau du Governor of Cape Coast Castle, Archibald Dalzell (1740-1811) et son cercle familial. F.M. Trollope se déplace en compagnie d'un groupe d'amis et de ses enfants. Eleonora et Gabriela de Schwarzenberg contribuent à l'entretien des relations et des affaires politiques de leur famille.

27 Nous empruntons l'expression à Michel de Certeau qui l'applique aux mutations et à l'immobilité de l'observateur, du voyageur en déplacement in Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, *op. cit.*, pp. 165-169.

28 Par exemple, elle mentionne une visite et une promenade à la « place de la Concorde, où le roi a été tué, ainsi que la reine [...] ». Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu », *Minulosti západočeského kraje*, vol. 33, 1998, p. 185 et p. 162.

29 P. Gifra-Adroher, « Witness to the Peninsular War: Sophia Barnard's Travels in Andalusia », *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, Revista Digital del Grupo de Estudios del siglo XVIII, Universidad de Cádiz, n° 18, 2012, pp. 155-175.

30 Sophia Barnard, *Travels in Algeirs*, *op. cit.*, p. 16.

31 Sophia Barnard, *Travels in Algeirs*, *op. cit.*, p. 1, p. 79, p. 140.

32 Nicolas Bourguinat, qui mentionne le nom de F.M. Trollope dans son article consacré à Miss Berry, emploie cette catégorie pour désigner la voyageuse britannique. Nous souscrivons à cette démarche et nous proposons de l'étendre pour qualifier celle de Trollope. Nicolas Bourguinat, « Les séjours lyonnais de Miss Berry », in Isabelle Baudino (dir.) : *Les Voyageuses britanniques au XVII^e siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2015, pp. 143-158.

33 Voir les pages de présentation de l'autrice et de son œuvre dans l'édition critique de Benjamin Colbert : *Women's Travel Writings in Post-Napoleonic France*, *op. cit.*

34 Nous reprenons ici la démonstration proposée par Claudine Giachetti dans l'article déjà cité, *art. cit.*, p. 108.

35 « We all declare ourselves sick of politics, and a woman's letters, at least, ought, if possible, to be free from this wearily pervading subject: but the describing a human being, and omitting to mention the heart and the brain, would not leave the analysis more defective, than painting the Parisians at this moment without permitting their politics to appear in the picture. The very air they breathe is impregnated with politics. », Frances M. Trollope, *Paris and the Parisians in 1835*, Tome I, London, Richard Bentley, 1836, p. 238.

36 Christine Planté, *La Petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Presses Universitaires de Lyon, 2015, pp. 210-214.

37 Caroline Lambert, *Frances Trollope*, Brighton, Edward Everett Root, 2020, p. 168.

38 À ce propos, voir l'article de Carl Thompson, « Journeys to Authority: Reassessing Women's Early Travel Writing, 1763-1862 », *Women's Writing*, vol. 24, n° 2, 2016, pp. 132-150.

39 Par ailleurs, cette dernière parvient à allier gain et agrément. Selon C. Giachetti, il est ainsi possible de la considérer comme une « touriste "anti-

touriste” » : Claudine Giachetti, « Frances Trollope : une touriste à Versailles en 1835 », in Véronique Léonard-Roques (dir.), *Versailles dans la littérature : mémoire et imaginaire aux XIX^e et XX^e siècles*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2005, pp. 107-116, p. 108.

40 Milena Lenderová insiste sur le fait que Gabriela de Schwarzenberg mesurait la notoriété de sa lignée autant que l'influence de sa famille dans les cercles diplomatiques étrangers. Elle montre notamment que la visite au château de Versailles, au cours de laquelle la jeune princesse découvre le portrait de son grand-père affiché dans l'une des galeries, est pour elle un moment de grande fierté. G. J. Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, op. cit., p. 42.

41 Tout le long de la monarchie de Juillet, de nombreux attentats ont été commis contre le roi, dont celui de Fieschi, qui intervient seulement quelques semaines après la fin du séjour de Frances Milton Trollope à Paris. L'autrice en rend compte dans le *Postscriptum* qu'elle rédige à son retour en Angleterre, en décembre 1835.

42 Gabriela J. Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, op. cit., p. 278.

43 Christophe Charle (dir.) : *Le Temps des capitales culturelles. XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Champ-Vallon, coll. « Époques », 2009.

44 Au moment de la mobilité de Barnard, le sud de l'Espagne est encore dépourvu de son aura mythique et légendaire, qu'il acquiert au cours de la première moitié du XIX^e siècle, en devenant un espace de villégiature privilégié qui suscite l'engouement des voyageurs, mais surtout des voyageuses et tout particulièrement des « Ladys britanniques ». Voir, par exemple : María del Mar Rivas Carmona et Marta Jiménez Miranda, « Making Women's Travel Literature in Andalusia Visible : Annie J. Harvey's *Cositas Españolas, or Everyday Life in Spain* (1875) » *3L : *Language, Linguistics, Literature*® *The Southeast Asian Journal of English Language Studies*, vol. 29, n° 4, mis en ligne en décembre 2023, consulté le 26/12/2023.

45 L'on mentionnera, par exemple, les mines de Salzbourg où se rend Trollope durant son séjour viennois, ou encore, les sorties à Saint-Cloud de Gabriela de Schwarzenberg.

46 Elle effectue des excursions dans les environs et assiste à des réjouissances conduites par les habitants et les résidents, comme des mariages.

47 Sophia Barnard, *Travels in Algeirs*, op. cit., p. 115.

48 Frances M. Trollope, *Paris and the Parisians*, op. cit., Lettre XXXIV.

49 Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise (1810-1848). Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, 1977.

50 Pour d'amples détails sur les différentes typologies de vecteurs de sociabilité, voir l'ensemble des tomes constituant la collection « Transversales » dirigée par Annick Cossic-Péricarpin, sous le titre *La Sociabilité en France et en Grande-Bretagne au siècle des Lumières. L'émergence d'un nouveau modèle de société*.

51 Comme l'a démontré ailleurs l'historienne allemande Dorothea Nolde : « Disposant d'un vaste réseau de parenté, les femmes de la haute noblesse voyageaient par obligation familiale, mais elles profitaient aussi de ces réseaux pour pouvoir voyager. En conséquence, leurs voyages sont souvent considérés dans les études sur le voyage comme de simples « affaires de famille », ce qui contribue à les déconsidérer et suggère qu'il s'agit d'affaires « privées », dépourvues de toute importance sociale ou politique. Or cette interprétation occulte le caractère intrinsèquement politique des liens de famille à l'époque moderne, notamment au sein de la haute noblesse. [...] Avant l'émergence de relations diplomatiques stables et l'établissement de résidents permanents, c'étaient les membres de la famille qui remplissaient ce rôle pour le chef de leur maison. », Dorothea Nolde, « Princesses voyageuses au XVII^e siècle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], n^o 28, 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, <http://clio.revues.org/index7833.html>, consulté le 01/08/2024, p. 62.

52 Dans les introductions qui précèdent les deux éditions critiques des Journaux des deux Schwarzenberg, Milena Lenderová explique les spécificités de leurs circulations et inclut une liste des personnalités qu'elles fréquentent.

53 Au sujet de la mobilité et de la mondanité « structurantes », voir les ouvrages de Daniel Roche Roche, *op. cit.*, p. 725, ainsi que ceux d'Antoine Lilti : *Le Monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Fayard, 2005. Voir également : Véronique Léonard-Roques, « Regards croisés de voyageurs prussiens et britanniques sur quelques salonnières parisiennes, du Directoire au règne de Louis XVIII », in Marion Amblard et Gilles Montègre (dir.) : *S'affranchir du Grand Tour. Les voyageurs européens à la découverte de l'Europe. Perceptions, confrontations et représentations (1600-1840)*, Éditions Le Manuscrit, Paris, 2005, pp. 251-289.

54 Barnard témoigne de son déchirement maternel à l'égard de l'abandon de son fils unique décédé à son retour en Angleterre.

55 Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu », *op. cit.*, p. 183.

56 *Ibid.*

57 *Ibid.*

58 *Ibid.*

59 À plusieurs reprises, Eleonora de Schwarzenberg oublie le déroulement de ses journées lorsqu'elle revient à l'écriture. Le 6 juillet, elle note : « j'ignore ce que j'ai fait dans la matinée, probablement des conversations [sic.] de marchand [sic.] et couturier, mais à diner [sic.], j'ai appris qu'il fallut que j'aille à la cour le lendemain, pour être présentée à l'Empereur et à l'impératrice. », *Ibid.*, p. 186.

60 Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu », *op. cit.*, p. 194.

61 *Ibid.*, p. 188.

62 *Ibid.*, p. 187.

63 Gabriela Josepha Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, *op. cit.*, p. 439.

64 « Hier, nous avons passé la soirée chez la Princesse Razumoffsky, je m'y suis très bien amusée. Lundi, j'irai au bal chez Apony, je m'en réjouis extrêmement. Le monde est si joli pour moi, m'invite toujours à des bals et à des soirées, mais maman me trouve trop jeune et ne veut pas toujours me prendre » avoua-t-elle à son frère Charles et à sa sœur Anna, dans une lettre du 6 janvier 1841. Gabriela Josepha Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, *op. cit.*, p. 314.

65 Gabriela Josepha Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, *op. cit.*, p. 100, p. 158, p. 160.

66 Gabriela Josepha Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, *op. cit.*, p. 160, p. 300.

67 *Ibid.*

68 *Ibid.*, p. 306.

69 Ses mots dénotent la fascination collective pour la légende napoléonienne, dont la gloire encore très vive dans les esprits semblait pouvoir triompher de la mort elle-même. *Ibid.*

70 *Ibid.*

71 Dans la lettre à laquelle nous nous référons ci-dessous, elle évoque : « J'ai 3 amies ici qui sont Marie Appony, Rosa Koenneritz et Sophie Penkendorff. », Gabriela Josepha Schwarzenberg, *Krátká cesta životem*, op. cit., p. 304.

72 *Ibid.*, pp. 302-303.

73 À Vienne, Frances Milton Trollope se rend également dans de hauts lieux de l'élite autrichienne. Surprise et ravie des sentiments anglo-manes qu'elle rencontre dans les sociétés viennoises, elle fréquente autant des salons particuliers que la cour, où elle rencontre de loin, la famille impériale, mais aussi la noblesse hongroise et pragoise.

74 L'autrice visite l'Abbaye-aux-Bois avec une amie anglaise, Miss Clarke. Voir la lettre LX du tome II de Frances M. Trollope, *Paris and the Parisians in 1835*, Tome II, Londres/London, Richard Bentley, 1836. Il est à peine exagéré de suggérer que les pratiques de sociabilité de Frances M. Trollope à Paris mériteraient qu'on y consacre une étude. À ce titre, son ouvrage, *Paris and the Parisiens*, qui a connu une réception mitigée, est d'une richesse remarquable.

75 Concernant l'activité salonnrière de F.M. Trollope à Florence, voir Nicolas Bourguinat, « *Et in Acadia ego...* », *Voyages et séjours de femmes en Italie 1770-1870*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017, p. 94.

76 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, op. cit., p. 69.

77 Sophia Barnard, *Travels in Algeirs*, op. cit., p. 138. Dans son étude, P. Gifra-Adroher développe aussi ce point.

78 L'appartenance de classe des voyageuses à l'étude, ainsi que le cadre interprétatif choisi nous contraint à la mise sous silence du point de vue des femmes en situation subalterne, nous regrettons ainsi de perpétuer leur minoration.

79 Dans le champ des études viatiques, que ce soit dans les domaines francophone, anglo-saxon ou slaviste, des travaux pionniers se sont intéressés aux visions de l'altérité féminine. L'ambiguïté du regard des voyageuses a été amplement étudiée et constitue à présent un acquis. Ces raisons motivent en partie le choix de nous intéresser ici uniquement aux interactions de ces voyageuses avec d'autres femmes étrangères, migrantes ou compatriotes.

80 Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu, *Minulosti západočeského kraje* », op. cit., p. 187.

81 *Ibid.*, p. 191.

82 *Ibid.*, pp. 184-185.

83 *Ibid.*, p. 186.

84 Marie-Thérèse de France (1778-1851), fille de Louis XVI et Marie-Antoinette, alors condamnée de nouveau à l'exil en Autriche.

85 Frances Milton Trollope, *Vienna and the Austrians: with Some Account of a Journey through Swabia, Bavaria, the Tyrol, and the Salzburg*, London, Richard Bentley, 1837, pp. 73-74.

86 Frances M. Trollope, *Paris and the Parisians in 1835*, Tome I, London, Richard Bentley, 1836, Lettre XXXV.

87 Son intérêt pour les femmes étrangères, surtout algériennes, révèle son regard fortement empreint d'une vision impérialiste. Comme cela a été amplement démontré, il s'agit d'un phénomène récurrent chez les autrices voyageuses qui se rendirent en territoires coloniaux. Sur ce point, voir : Sara Mills, *Discourses of Difference, An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London and New York, Routledge, 1991 ou Natasha Ueckmann, *Genre et Orientalisme. Récits de voyage au féminin en langue française (XIX^e-XX^e siècles)*, [traduit de l'allemand par Kaja Antonowicz], Grenoble, GA Éditions, coll. « Vers l'Orient », 2020.

88 « Next came the matronly, the amiable, the accomplished Mrs. Ferrara; she placed herself beside me, and by her maternal-like conduct, reminded me of my beloved mother; a sigh and a tear started from me uncalled for, which the mild eye of Mrs. F. discovering, she took my hand, and in persuasive terms, begged of me to devote as much of my time as I could conveniently spare to her. I even now feel the filial kind of sensation which then came over me, and a similar sigh and tear escape me as tributes due to that most excellent woman, of whom, to every susceptible mind, I can conceive the following anecdote will be acceptable. », Sophia Barnard, *Travels in Algiers*, *op. cit.*, pp. 37-38.

89 Voir Christine Planté (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?* Paris, Champion, 1998 ; Brigitte Diaz, Jürgen Siess (dir.), *L'épistolaire au féminin. Correspondances de femmes (XVIII^e-XX^e siècles)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006.

90 Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu, *Minulosti západočeského kraje* », *op. cit.* p. 184.

91 Voir Pierre-Jean Dufief (dir.), *La Lettre de voyage. Actes du colloque de Brest*, novembre 2004, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2007.

92 L'on sait combien ce modèle de la voyageuse épistolière se cristallise dans la personnalité de Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762), souvent érigée en parangon de la littérature viatique au féminin.

93 Concernant la stratégie éditoriale et le choix du dispositif narratif de Trollope, voir B. Colbert, *Women's Travel Writings*, *op. cit.* et C. Lambert, *Frances Trollope*, *op. cit.*

94 Sophia Barnard, *Travels in Algiers*, *op. cit.*, p. 25.

95 « As the time had arrived for Captain Cochrane to depart, I gladly availed myself of his kind offer to take letters to my friends in England. I sent to my son, the journal of my voyage, desiring he might have it read to him, that he might feel how providence had preserved his father and mother through perils imminent, » Sophia Barnard, *Travels in Algiers*, *op. cit.*, p. 39.

96 Daniel Roche, *Les Circulations dans l'Europe Moderne XVII^e – XVIII^e siècle*, Paris, Fayard/Pluriel, 2011.

97 Annick Cossic-Péricarpin, « Introduction. La naissance d'une nouvelle sociabilité », in Annick Cossic-Péricarpin et Allan Ingram (dir.), *La sociabilité en France et en Grande-Bretagne au siècle des Lumières. L'émergence d'un nouveau modèle de société*, Tome I, *op. cit.*, citant G. Simmel, p. 17.

98 *Ibid.*

99 Natasha Ueckmann, *Genre et orientalisme*, *op. cit.*, p. 79.

100 Natasha Ueckmann soulève ce paradoxe à propos du phénomène du voyage bourgeois. S'appuyant sur les travaux d'Annegret Pelz, elle suggère que la figure de la voyageuse est, finalement, une « figure domestique et domestiquée », Natasha Ueckmann, *op. cit.*, p. 107.

101 Sarga Moussa, « Le récit de voyage, genre « pluridisciplinaire ». À propos des Voyages en Égypte au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, n° 21,1, 2006, pp. 241-253, <https://doi.org/10.3917/sr.021.0241>, consulté le 1 novembre 2024.

102 Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF, 2002, p. 58.

103 *Ibid.*, p. 38.

104 Alain Kerhervé et Véronique Léonard-Roques « Introduction » in Alain Kerhervé et Véronique Léonard-Roques (dir.), *Amitiés épistolaires en France et au Royaume-Uni. Des Lumières à l'aube de la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2025, pp. 7-25.

105 Milena Lenderová, « Paříž, rok 1808. Deník Eleonory ze Schwarzenbergu, *Minulosti západočeského kraje* », *op. cit.*, p. 183.

106 La citation intégrale est reprise par Stéphanie Genand dans un article intéressant pour étayer nos propos : « Inquiétants dépaysements : Les voyages mélancoliques de Germaine de Staël (1802-1814) », *Viatica* [En ligne], n° 3, 2016, mis en ligne le 16 mars 2016, <https://doi.org/10.52497/viatica565>, consulté le 01/08/2025.

107 Michelle Perrot, « Sortir. L'élargissement de l'espace : voyages et migrations », in Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle*, [1991], t. 4, Paris, Perrin, 2002, pp. 539-574.

RÉSUMÉS

Français

À travers une série d'exemples tirés d'écrits viatiques, privés et/ou édités, cet article examine les modalités, les motifs et les dynamiques des sociabilités de quatre voyageuses, britanniques et centre-européennes, issues de l'aristocratie et de la bourgeoisie, ayant entrepris des voyages en France, Espagne et Autriche entre 1808-1840. Abordant ces témoignages par le double prisme de la sociabilité et du genre, cette étude interroge la dimension sociale des mobilités de ces voyageuses qu'elles restituent dans leurs écrits au regard des codes, des liens et des comportements inhérents à leur statut et à leur condition de femmes. Conçues ainsi, ces expériences viatiques permettent d'interroger la dimension collective du voyage et les entraves portées au mouvement même des sociabilités auxquelles prédispose le déplacement. En effet, la diversité apparente des contextes géographiques et politiques des espaces parcourus par ces femmes, ou encore des lieux qu'elles fréquentent, ainsi que leurs quotidiens, activités sociales, interactions et pratiques d'écriture semblent résister à l'épreuve du déplacement rappelant un certain statisme *a priori* inhérent à leur situation sociale.

English

Through a series of examples drawn from private and/or published travel writings, this article examines the modalities, motives and dynamics of the social lives of four British and Central European female travellers from aristocratic and bourgeois backgrounds who undertook journeys to France, Spain and Austria between 1808 and 1840. Approaching these accounts through the dual prism of sociability and gender, this study examines the social dimension of these travellers' mobility, as recounted in their writings, in relation to the codes, ties and behaviours inherent to their status and condition as women. These travel experiences thus allow us to examine the

collective dimension of travel and the obstacles to the very movement of sociability that travel predisposes. Indeed, the apparent diversity of the geographical and political contexts of the spaces travelled by these women, or even the places they frequent, as well as their daily lives, social activities, interactions and writing practices seem to resist the test of travel, recalling a certain statism that is *a priori* inherent in their social situation.

INDEX

Mots-clés

Sophia Barnard, Eleonora Sophie et Gabriela de Schwarzenberg, Frances Milton Trollope, sociabilités au féminin, voyageuses, écrits viatiques, Europe

Keywords

Sophia Barnard, Eleonora Sophie and Gabriela de Schwarzenberg, Frances Milton Trollope, female sociability, travellers, travel writings, Europe

AUTEUR

Diana Rod(ová)

Diana Rod(ová) est membre du CRBC, EA 445/UMS 3554 à l'Université de Bretagne Occidentale. <https://orcid.org/0009-0009-6494-2172>